

Une bonne revanche

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 21

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une bonne revanche.

Nous retrouvons dans un vieux journal cette farce qui ne peut manquer d'amuser bon nombre de lecteurs :

« Si les voyageurs de commerce sont aujourd'hui polis, bien élevés, il n'en était pas de même il y a 25 ou 30 ans. A cette époque, c'est-à-dire en 1855, au mois de juin, la diligence d'Auch me déposa, en compagnie d'un de ces messieurs, à deux heures du matin, devant la porte de l'hôtel Carrère, à Tarbes.

Devant reprendre mon voyage à six heures, je jugeai inutile de me coucher et je m'arrangeai de mon mieux dans le parloir attendant à la salle à manger.

Le commis-voyageur demanda une chambre, cria après les gens de service, fit apporter à grand bruit ses énormes caisses, monta et remonta l'escalier qui gémissait sous ses bottes, et réveilla toute la maison.

Aux observations qui lui furent poliment faites par la fille de service d'être moins bruyant, il avait juré et crié plus fort, et, finalement, quand, en lui ouvrant la porte de sa chambre, on lui fit remarquer qu'une mince cloison le séparait seulement de son voisin, il avait répondu qu'il se fichait bien de ses voisins, et il s'était mis, en se déshabillant, à chanter le *Sire de Framboisy*, alors dans sa primeur.

Or, le voisin, réveillé par ce vacarme, ne pouvant se rendormir, — comme il devait prendre la diligence de cinq heures, se décida à se lever et descendre au parloir.

Je reconnus un de mes camarades de chasse, M. M..., employé supérieur d'une administration financière.

Après les compliments d'usage :

— J'ai envie, me dit-il, de jouer à ce mal-appris un tour de ma façon !

Et, me recommandant la discrétion par un regard et un geste d'intelligence, il remonta l'escalier et alla coller l'oreille à la porte du n° 18, à travers laquelle il entendit le sommeil sonore de son ex-voisin.

Il heurta deux fois rudement :

— Qui est là ? nom d'un tonnerre ! cria le dormeur réveillé en sursaut.

— C'est le coiffeur, m'sieu !

— Allez-vous-en au diable ! mille noms de noms ! je n'ai pas besoin de vous !

— Pardon, m'sieu, c'est bien ici le n° 18 ?... à moins que le patron ne se *soye* trompé et m'*aye* dit le n° 18 *au lieu* du 28... Dites-donc, m'sieu, ça serait-il pas plutôt au 28 ?

— Voulez-vous bien fichier le camp, sacré animal, et me laisser tranquille, ou je vais vous faire partir plus vite qu'au pas, moi !

M. M... redescendit en riant.

Nous nous fimes servir du café et, un peu avant cinq heures, M. M..., prenant son pardessus et sa canne, se disposa à partir.

Mais auparavant, il remonta l'escalier à pas de loup, arriva devant le n° 18, où il entendit de nouveau dormir son doux voyageur.

Il frappa de rechef deux coups retentissants :

— Mais, mille tonnerres ! on ne peut donc pas

fermer l'œil dans cette sacrée boîte ! Qui est là encore ?

— M'sieu ! c'est le coiffeur !

— Attends ! attends un peu ! Je vas t'ouvrir et je vas t'en donner du coiffeur !

M. M... ne jugea pas à propos d'attendre ; il descendit l'escalier quatre à quatre, me serra la main en passant et courut vers la place Marcadieu, où la diligence de Toulouse était déjà attelée.

Nous avons entendu le voyageur se lever, ouvrir la porte, et, ne trouvant personne, la refermer violemment en tempêtant.

Mais voilà qu'en passant sur la place, M. M... avise un joli petit garçon coiffeur balayant le devant de sa boutique.

Pris d'une maligne inspiration, il s'approche et lui dit qu'un voyageur de l'hôtel, le n° 18, l'a prié de lui envoyer un coiffeur à cinq heures et demie, pour le raser et lui couper les cheveux ; — qu'il n'oublie ni l'heure, ni le n° 18, la porte en face de l'escalier, ni de frapper deux coups un peu forts.

L'artiste, muni de tous les engins, n'a garde de manquer à l'appel ; léger comme un sylphe, il a monté l'escalier avant qu'on ait pu lui demander où il va et il a frappé deux coups redoublés au n° 18.

— Ah ! ah ! c'est le coiffeur, n'est-ce pas ? — crie de l'intérieur une voix suffoquée de colère.

— Oui, m'sieu ! — est-ce que je suis en retard ?

— Non, non, attends un peu, attends ! sacrebleu ! nous allons rire !...

Et, comme un ouragan, notre voyageur, sans autres vêtements que sa chemise et ses bottes, ouvre la porte, et, la canne levée, se précipite sur le pauvre artiste.

Quoique surpris par cette attaque imprévue, le garçon coiffeur fait bonne contenance, et tout en se dégageant, donne adroitement un croc-en-jambe à son adversaire, qui roule dans l'escalier parmi les rasoirs, les ciseaux et les flacons abandonnés sur le champ de bataille.

Le voyageur était ivre d'une fureur qui augmentait à mesure que, des divers points de l'hôtel, on s'attroupait à ses cris ; il voulait pourfendre tout le monde, si on ne lui indiquait son mystificateur inconnu. Mais sa colère, dans son costume de naturel de Taïti, ne faisait qu'exciter les rires ; il dut rengainer son air terrible et sa canne qu'il brandissait, et aller se cacher dans sa chambre. »

La serpetta dâo Pullièran.

Ai-vo z'âo z'u vu pè lo casino-théâtre dè Lozena on concert iò l'ein diont iena que faut ètrè tota 'na beinda po la tsantà, avoué dâi musiquârès po fére dâo boucan ein mémo teimps ? Eh bin, y'ein a ion que fâ lo diablo, qu'est tot ein rodzo, que lài diont Méfisto, que sè tsecagnè avoué on part dè sordâ soi-disant, que sont perquie et que menace dè lè ti es-terminà avoué se n'épià ; mà ào moment iò lè va einfatâ coumeint 'na tsaina dè favioulès, lè z'autro eimpougnont lào z'épiès pè lo tailleint et la lài pre-seintont, que cein resseimbiè à dâi crâi. Ma fâi cein lài copè la chiqua tot lo drâi et l'est d'obedzi dè recoulâ, kâ n'ia rein dè têt què la crâi po époâiri lo diablo, s'on dit.